

Lettres
à Juan Bautista
(vingt ans après)

Yves Charnet

Lettres
à Juan Bautista
(vingt ans après)

AU DIABLE VAUVERT

Du même auteur

Chantier lyrique

- PROSES DU FILS, postface de Jacques Borel, La Table Ronde, 1993
RIEN, LA VIE, La Table Ronde, 1994
CŒUR FURIEUX, La Table Ronde, 1998
MON AMOUR, La Table Ronde, 2001 (épuisé)
PROSES DU FILS, édition revue & corrigée, préface de Denis Podalydès,
La Table Ronde, « La petite vermillon », n° 167, 2002
PETITE CHAMBRE, La Table Ronde, 2005
LÉTTRES À JUAN BAUTISTA, La Table Ronde, 2008 (épuisé)
MIROIRS DE JULIEN L., Au diable vauvert, 2012
LA TRISTESSE DURERA TOUJOURS, La Table Ronde, 2013
LE DIVORCE, Belin, « L'extrême contemporain », 2013
QUATRE BOULES DE JAZZ. NOUGASONGS, Alter Ego, « Jazz Impressions »,
2014 (épuisé)
DANS SON REGARD AUX LÈVRES ROUGES, postface de Jean Delabroy,
Le Bateau Ivre, 2017 (épuisé)
CHUTES, Tarabuste, 2020
LE LIBRAIRE DE GAMBETTA, Tarabuste, 2023

Chantier critique

- BAUDELAIRE, Nathan, « Balises/Les écrivains », 1991 (épuisé)
BAUDELAIRE : NOUVEAUX CHANTIERS, Jean Delabroy & Yves Charnet (éds),
Presses universitaires du Septentrion, « Travaux & recherches », 1995
LE POÈTE QUE JE CHERCHE À ÊTRE. CAHIER MICHEL DEGUY, Yves
Charnet (éd), La Table Ronde/Belin, 1996
OLIVIER ROLIN, textes réunis par Yves Charnet, *Scherzo* n° 18-19, 2002
(épuisé)
ENTRÉ CORPS ET PENSÉE, Jacques Ancet, anthologie composée et
préfacée par Yves Charnet, Écrits des Forges/Le Dé Bleu, « L'idée
bleue », 2007
« Bonne à tout dire. L'invention du fils-écrivain », préface à ELLE DIT,
de Yannick Kujawa, Le Bateau Ivre, 2016
« Camillamel. Pour saluer une pythie de passage », préface à CAMILLE
d'Amel Zmerli, Tarmac, 2023

ISBN: 979-10-307-0380-1

© Éditions Au diable vauvert, 2024

Au diable vauvert

La Laune 30600 Vauvert

www.audiable.com

contact@audiable.com

*Pour Jean Delabroy, mon ami mon maître,
ce livre que, et pour la première fois, il ne lira pas...*

Origines de ce texte

Un des plus curieux, des plus beaux et des plus terribles spectacles que l'on puisse voir, c'est une course de taureaux. J'espère à mon retour mettre sur la toile l'aspect brillant, papillotant et en même temps dramatique de la corrida à laquelle j'ai assisté.
Édouard Manet, « Lettre à Charles Baudelaire »

C'est un garçon dont l'extérieur me plaît beaucoup, figure en lame de rasoir, yeux verts avec cela de la distinction.
Vincent Van Gogh, « Lettre à son frère »

Une circonstance de la Feria de Séville se trouve être à l'origine de ce texte. Le 1^{er} mai 1954, dernier jour des courses, pendant lesquelles aucun taureau n'avait été dédié, Damaso Gomez me fit l'hommage du sien.
Jean Cocteau, *La corrida du 1^{er} mai*

Excusez-moi de la triste habitude que je prends, sous couvert de tauromachie, de toujours parler de moi-même, et croyez à toute mon amitié !

Michel Leiris, « Lettre à André Castel »
Les gens viennent pour un événement. Les gens n'aiment rien tant que le trapéziste qui tombe du trapèze. Ils ont l'impression qu'ils en ont eu pour leur argent. Qu'ils étaient là au moment où quelque chose d'essentiel s'est produit.
Sarah Chiche, *Les alchimies*

Bleu Pâques

J'ai transporté la petite table en bois sur le balcon. L'azur, les pierres, les nuages. La scène se passe à Arles. Le 27 mars 2005. C'est l'endroit le plus tranquille de la ville. À peine un air de fanfare, au loin. Il y a, dans la cour, ce gargouillis régulier. Des bulles bleues sortant d'une bouche en tuiles orange. La lumière essaye ses capes. Éblouissante transparence de l'air. Le soleil fait fondre les mots. Sur l'écran de mon ordi. Je compose en aveugle. Tout l'art de l'autoportrait. Mais il s'agit plutôt de votre figure au miroir de mes rimes. De votre portrait bigarré, de votre instable trombine. Il n'y avait rien de vraiment notable, hier, pendant cette *novillada* du matin. Rien de franchement détestable. Notre routine taurine suivait son cours ordinaire. L'agonie pascale du pape sur le journal du jour ; l'éventail jaune & bleu de ma voisine dont le visage grimaçait sous l'effet du soleil matinal. Cette volubile compagne de cérémonie se prénommaît Simone. Sa chevelure trop blonde, sa robe bleue trop décolletée. Elle penchait sa figure vers mon oreille pour susurrer les mots de sa déception. Devant cette course dont le jeu languissait. Je m'efforçais de faire comme si son œil noir ne me troublait pas. Son regard aux lèvres rouges. Elle me décrivait sa frustration. Carmen égarée sur les gradins. Elle en faisait un peu trop. Feux de

mots dans sa voix. Le dernier *novillero* faisait laborieusement face à une bête sans nerf. Relançant le bavardage de cette spectatrice de plus en plus dépitée par la pauvreté du spectacle. Je me reconcentrai bravement sur ma mission. Documentation d'écrivain réaliste dans mes poches sous les yeux. Mon regard restait rivé sur les mains de Juan Bautista qui pendaient dans le vide. Par-dessus la barrière de bois dans la contre-piste. Luc Jalabert arpentait nerveusement le *callejón*. Calvitie convulsive. Il parlait avec des cigarettes grillées dans l'urgence. Intranquillité saccadée.

Après avoir décroché dix-huit mois, son satané fiston avait donc décidé de les retrouver. Ces *toros* de malheur. Mais c'est pire encore. Encore pire cette fois-ci. C'est votre père, Luc Jalabert. Et vous son fils. Vous remettez votre père à sa place. Par votre geste de redescendre dans l'arène. Vous allez bientôt laisser les *toros* retrouver ce corps de *matador* qui est le vôtre. Par un beau matin de Vendredi saint. C'est un drôle de jour. Pour une pareille combine. Il vous regardera désormais derrière une barrière de bois rouge. Votre père impuissant à changer le cours des choses. C'est à la vie, à la mort. Triompher ou mourir en piste. C'était le titre d'un bel album de Johnny. *À la vie, à la mort!* en 2002. Personne ne sait vraiment comment vous l'avez retrouvée. L'envie, Jean-Baptiste. Je ne pouvais pas savoir que cette

10 histoire allait prendre vingt ans de ma vie. Cette intempes-

tive histoire commencée six ans plus tôt, le 14 avril 1999. Si tant est que les histoires commencent vraiment un jour particulier sur les calendriers du temps humain. Il fait bleu Pâques. Sur l'Arlatan hôtel. Je les recopie le 29 juillet 2023. Ces lignes de mars 2005. Je ne suis pas dans une chambre d'Arles. Mais sur un petit balcon à Eymet, dans la maison d'Eugénie. Vous n'aurez plus toréé très longtemps après la mort de votre père. Le 27 mars 2018. On les écrit toujours d'outre-tombe. Ses mémoires. Je fredonne des chansons de Jane Birkin en redéchiffrant mes vieux carnets taurins.

Des chansons de Charles Trenet. Mais où sont les pianos de jadis. Des adieux à jamais, nos idoles des sixties. Un jour vient que tous nos souvenirs sont contenus dans un gros album aux pages cornées. Le feuilleté du temps. Nous sommes restés fidèles à la même musique. Et malgré les critiques. C'est à la vie, à la mort. La tauromachie, l'écriture. Ce sont des choix sans retour. Des voix sans issue. C'est une certaine idée du lien avec le public. Aucune demi-mesure, aucune tricherie. Ce livre tout rapiécé de partout restera comme un secret entre nous. Je récris sans doute ces pages pour le déchiffrer enfin. Notre *secret*.

Eymet, 29 juillet 2023

J'avais presque oublié tout ça. Le temps vidé de sa substance par les konfinements de nos fichues années-Kovid; la mort de ma mère, dans un Ehpad de la Charité-sur-Loire; celle de mon comme-père, le poète Michel Deguy. Le monde filait de traviole. Et moi, un mauvais coton. Je ne sais plus vraiment pourquoi je suis revenu sur les traces, par endroits presque effacées, de notre aventure. Cette affaire fantasmagorique remontant aux toutes premières années du XXI^e siècle. J'ai voulu rouvrir ce vieux dossier l'été 2022. Vingt ans après mes premières notes taurines. Je ne m'y suis vraiment replongé que dans l'été 2023. Cet été comme un nouveau tournant dans mon existence. C'est l'été où Jane Birkin est venue nous dire qu'elle s'en allait.

12

Et, avec cette émouvante ex-fan des sixties, tout un pan de la vie d'avant. C'était le second été sans la vieille dame de Nevers. L'été 2022. C'était sans doute trop tôt. Pour retravailler vraiment à ce *Bautistabook*. J'en avais pourtant fait l'imprudente promesse. À mon éditrice Marion Mazauric. Ils n'ont pas d'autre vie que leurs livres. Les écrivains. Je traînais mon désœuvrement. Journal moche d'une écœurante inconsistance. Les *toreros* n'ont pas d'autre pays que la piste des arènes. Pas d'autre corps que leur costume de lumières. Elles se passent sous le soleil exactement. Les choses des

toros. Je vais essayer de retrouver leur mystère. De renouer avec leur déconcertante énigme. J'ai repris des billets pour Dax & Béziers. Le week-end du 15 août. Je terminerai ces vacances déjà bien entamées par les dernières courses de Bilbao. Avant de revenir préparer ma énième rentrée à SUPAERO. On ne fait jamais que changer de masque. Le professeur Charnet; l'*aficionado* dilettante. Mais plus rien n'est pareil. Sur la planète des capes & des estocades. El Juli vient d'annoncer qu'il mettra un terme à sa carrière à la fin de cette *temporada*. Après le brutal retrait du magicien Ponce, son coup de tête du 28 juin 2021. J'écoute distraitemment la fragile muse de Gainsbourg fredonner encore une fois son élégie des rockers disparus en mort. Adieu mélancolyrique aux idoles de nos années folles. Il y aura beaucoup de chansons dans ce livre d'allure taurine. Ce bouquin à la poursuite de votre insaisissable fantôme. Il y aura beaucoup de chansons françaises. De Charles Trenet à Benjamin Biolay – en passant par Serge Lama. Je n'en connaissais aucune sur la *corrida*. Avant le ravissement de Séville. Il n'y a pas que les *toros* qui s'ennuient le dimanche. Les enfants aussi, en knickerbockers ou en robes blanches. Ce sont des gens qui cherchent dans les arènes ce qu'il n'y a pas. Les amateurs de courses de *toros*. Ce sont de drôles de types. Presque aussi tordus que les poètes.

Le piano de la plage

Juan Bautista, je pense à vous. *Do, mi, si, la.*

Je les ai composées sur le vieux piano de la page blanche. Ces chansons de prose, ces lettres à voix haute. Le clavier de ma mauvaise vie ne joue qu'en *sol*. En solitude. Il n'y a plus rien d'autre à faire. Passé le bel âge. On écoute un piano jouer l'air de ses deux fois vingt ans. Un vieux piano sur la plage de Sète ou celle des Saintes-Maries-de-la-Mer. C'est à peu près l'âge que j'avais quand j'ai commencé d'écrire ce livre. Ce livre à l'humeur vaguement amère. Quelque chose se désaccordait. Dans mon existence en quarantaine. Je ne savais pas quoi. Pas pourquoi. Ils ont toujours l'air d'être des enfants tristes. Les artistes, une fois sur le ring. Il y a comme un *si* cassé. Dans la partition de leur désir. Il en a fait une très belle reprise en 2006. De la chanson de Trenet. Laurent Voulzy. 2006, c'est l'année de votre consécration. L'année de votre *temporada* triomphale. Vous pouvez l'écouter sur l'album *La Septième vague*. Cette envoûtante reprise du « Piano de la plage ». J'avais pensé retravailler un peu ces pages. Pendant mon récent séjour à Sète avec les deux enfants. Nous aussi nous revenions sur nos traces. Des années après. C'est dans ce bel hôtel avec vue sur mer que j'avais commencé à les retrouver. Agathe & Augustin après les cruelles turbulences d'un divorce plus violent que

de raison. Mais tout finit par se défaire sur nos plages à l'imparfait. Même les plus chouettes souvenirs. Et la mer efface sur le sable les pas des enfants qu'on n'a pas vus grandir. Des enfants devenus trop vite ces adultes culottés qui n'en ont plus rien à secouer de nos vieilles histoires. Je me suis réfugié, après ce fiasco familial, chez Eugénie. Dans sa maison-potager entre Dordogne & Périgord. J'ai des besoins de province. Des bouffées de douce France. Je n'ai plus rien d'autre à faire. Après ce désastreux séjour avec mes enfants à Sète. Ces fausses notes taurines vont tenir compagnie à mon chagrin de père. *Nos Années Bautista*. C'est une branche de bois mort à quoi se raccrocher malgré tout. Un bouquin. Je chercherai en vain, cet été 23, le mot exact. En vain le mot *exit*. Les écrivains tuent le temps à coups de livres. Chacun son arme du crime. Je vais donc *re raconter* votre histoire. Cher Jean-Baptiste. Ça me changera de la mienne. Et de ses lamentables déboires. C'est inouï comme elle m'éprouve. La musique du temps perdu. Mais où sont les *toreros* d'antan. *Où, n'en quel pays*. C'était un drôle d'été pour finir ce livre. L'été 2023. Il me fait du mal. Du bien. Je n'en sais trop rien. Cet ancien refrain. Il me revient d'avril 1999. Du côté de Séville.

I

Le ravisement de Séville

Vingt ans de ma vie

Le 14 avril 1999 j'ai pénétré dans un autre monde. Renaissance en fin d'après-midi. Je venais d'avoir trente-sept ans. Presque vingt de plus que Jean-Baptiste. Je ne connaissais pas son histoire. Même pas son prénom. Je ne savais rien de *la folie corrida*. De sa philosophie, de ses valeurs ; de son art. J'ignorais que ce garçon pratiquait un art analphabète. Un art sans œuvres. C'était un art magique. Un art hors de soi. Je n'avais encore jamais vu la poésie en plein air. Cette cérémonie de la mort dansée. Bautista tutoyait le mystère sans desserrer les dents. Poète stoïque de ce que jamais on ne verra deux fois.

Qui donc était-il ? Le petit Jalabert ; un des plus grands *toreros* français ? Certaines énigmes grincent comme des clefs. Vingt ans de ma vie gaspillés dans cette vaine tentative de comprendre quelque chose aux *toros* comme aux pantins qui les estoquent en public. La tauromachie comme une autre idée du récit. Bautista différait des autres *matadors* en ce qu'il n'avait nullement l'apparence d'un boucher. Mais d'un prince charmant parfaitement élané. Cette histoire de l'œil est écrite en lettres de sang. Histoire de cape & d'épée. Ce sont juste quelques traces. Sur le sable d'une piste piétinée pour rien.

Le 14 avril 1999

Je suis né du mauvais côté de la Loire. Sur la rive gauche de la vie. La casquette de Gabin venait acheter des vaches aux concours agricoles. Page spéciale du *Journal du Centre*. À Nevers le monde ressemblait encore aux films de Simenon. Aux romans de Verneuil. Je ne savais pas grand-chose du pays d'Arles. Et moins encore des secrets de la Camargue. Je n'avais guère connu que les vachettes d'*Intervilles*. Minuscule lucarne d'une enfance en noir & blanc. Les *toros* s'ennuyaient le dimanche. Entre une chanson de Brel & une complainte de Trenet. J'accompagnerai, beaucoup plus tard, des élèves au sud du Sud. Voyage culturel & linguistique en Espagne. Il n'y a pas de sot métier. Prof de culture G dans une école d'ingés. À Séville la nausée me viendra. Visites formatées; monuments transformés en marchandises. Le Capitalisme a presque muséifié toute notre pauvre planète. Toutes les muses du temps démantibulé. L'extravagante nouvelle se fauilera malgré tout jusqu'à notre groupe. Une *course de toros*, le soir du 14 avril 1999. Nous ignorions tout de la *corrida*. Capitale andalouse en pleine *Feria*. Ce reportage à travers les terres taurines a commencé par hasard. Étrange colportage sur la grâce & le gâchis. Nous demandions autour de nous si quelqu'un savait à quelle heure. Et où. Est-ce que ça valait vraiment le

coup. Ce spectacle pimenté de musique folklorique. Notre naïveté se mit en quête, finalement, de cet opéra farfelu. *La plaza de Toros*. Le taxi rigola de nos lacunes en culture locale. Blagues & cigares. Nous étions comme des gogos à Bayreuth. Ne sachant rien du ring wagnérien.

Payer

Nous nous présentâmes à la *taquilla*. Comme des puceaux au bordel. On a l'éducation sentimentale qu'on peut. Ma fierté fébrile à nous payer de bonnes places. Par miracle il en restait. Billets bariolés, mystérieuses inscriptions. Des Gitans m'ont appris, depuis, comment on se ruine à la *revente*. Au suivant!

Maestranza

J'avais acheté ce fétiche à la sortie des arènes. Extase rouge & noire.

Il n'était écrit nulle part qu'elle serait un jour dans le bureau toulousain de l'agréé Charnet. L'affiche de la *corrida* du 14 avril 1999. Son mauvais goût continue de m'épater. Bariolage clinquant. Je regarde, encore une fois, ces *cartels* périmés. Dernier lundi du mois d'août 2006. Je peine à reprendre mes marques. Difficile retour à l'École; les couloirs en tenue de rentrée. Comme il est loin déjà votre triomphe dans le *ruedo* dacquois. Vos quatre oreilles sous l'orage. Il m'aura bien fallu toutes ces années. Toutes ces années sur la route des *toros*. J'avais rendez-vous avec une part inconnue de moi-même. Dans ces arènes au sable merveilleusement jaune.

Pour une révélation, c'était un endroit vraiment imprévu. La Maestranza de Séville.

Je n'avais jamais imaginé que ma vie dût basculer. Dans un décor de tragédie baroque. Et je ne me figurais pas, même après le premier choc, que je serais si longtemps fasciné par ce point de vue sur l'univers. Des gradins, du sable & du sang. Que les étés suivants tourneraient autour de cette coupable passion. Tous mes étés, des années durant. Qu'il y aurait partout ces portes couleur sang. Ces portes

bardées de vieux clous, grosses serrures rouillées. Qu'il me faudrait l'écrire sur mes carnets rouges. Le poème de votre vérité disloquée. Que j'en baverais des tours de piste. Pour chanter votre farandole suffoquée. C'était pourtant trois fois rien. Votre art de torchons & de broderies.

Romancero *camarguais*

Nous sommes des bonhommes à marottes. Cher Jean-Baptiste. Nous avons chacun nos tics. Nos tocs. Vous ne savez que toréer. Une manie comme une autre. Je les farcis de citations. Mes liasses de fausses notes. Il va falloir vous habituer. À la musique de mes casseroles lyriques. Je n'ai pas trouvé d'autre moyen de m'adresser à vous. Que ce *romancero* camarguais. Je vais enregistrer les rimes de notre sarabande éparpillée. Les assonances de notre chanson de geste. Je ne conterai pas ma peine. Pour vous tourner autour. J'écris ce livre pour passer de l'autre côté. De votre miroir brisé.

Charlatan

Je vais vous raconter comment tout ça s'est passé. De ma révélation du 14 avril 1999 à Séville jusqu'à votre triomphe du 15 août 2006 à Dax. Tout sera, bien sûr, inventé de toutes pièces. À partir de la plus stricte réalité. Vous allez devenir une figure mirifique. Une fiction poétique. Nous n'avons, pour commencer, que ce point commun. Cette bizarre façon de nous exprimer par une existence surexposée. Ce sont des combines de Gitans. La tauromachie, l'autobiographie. Ce sont des trucs de corsaires. Des trafics pour voyous en mal de voyance. Je finis de récrire, en août 2023, la première version de ce roman inachevé. Avril 1999 – août 2006. Je rallume ma lanterne magique. Charlatan du temps qui passe.

26

Je revisite notre histoire. Sa légende désagrégée. Je construis des marionnettes. Ficelle & papier. Il a, dans mes souvenirs, la bluffante beauté des apparitions. *Juan B.* Je vais vous le présenter. Ce personnage d'ébauche. C'est le pantin doré que j'ai pris pour vous. *Juan B.* On ne sait pas d'où ça vient. Ces acrobates de l'incondition humaine. La Chassagne sera mon terrain de chasse. À la recherche des anges en danger. Les poètes fouinent dans les recoins les plus rocambolesques de l'identité. Pour cambrioler des secrets de famille. Chacun de nous a plus d'une façon. Pour

prendre le fabuleux dans son filet à papillons. Il y a plus d'un surnom. Pour les magiciens-fantômes qui hantent les corridors de notre imaginaire.

Biographie dramatisée

Ce fut comme un recommencement. Mon ravissement de Séville.

J'ai demandé naïvement à la tauromachie de sauver une part de la merveille. Un dernier lambeau d'enfance au tournant de la quarantaine. C'est comme ça que je suis tombé sur ce gosse de Camargue. Ce gamin né quasiment nez à mufle avec les *toros*. La vocation circulaire du fils Jalabert prenait naissance là. Dans les petites arènes de son père, au mas de la Chassagne. Qu'importe qu'il soit né à Arles, le 12 juillet 1981. Selon les professionnels de la profession. Je ne suis pas en quête d'une histoire. Pas à l'écoute des potins dans la coulisse. Je raconte l'histoire d'une enquête. Sur un type au nom de prénoms. Baudelaire s'était très tôt spécialisé dans ce genre de *biographie dramatisée*. Poe, Delacroix, Constantin Guys. C'est toujours un autre qui torée. Dans les arènes de l'angoisse. Le poète l'appelait M. G. *Le peintre de la vie moderne*. Moi, je l'appelle *Juan B*. Le motif de mon autoportrait en *matador*. Ça reste une histoire de faux-monnayeurs. Des mensonges de quatre sous. Je veux bien jouer pour vous le joaillier des formes brèves. Chaque bribe comme un bijou volé.

Il était une fois en Arles.

Paso doble sur une musique d'Ennio Morricone.

Diminutifs

Elles ont plus d'un surnom. Nos marionnettes.

Chaque *matador* est une poupée gigogne. Jean-Baptiste, Juan Bautista. Lequel est le pseudo de l'autre. Lequel le vrai. Dans le *mundillo* (cette mafia qui fait son trafic sur la planète des *toros*), la question du nom n'est pas tranchée. Pas plus que celle, encore plus tordue, des prénoms, des diminutifs. Certains l'appellent Bautiste. D'autres Juan. Jean-Bautiste est du dernier cri. Dans notre comédie taurine. Il y a tant de façons de faire l'*aficionado*. De paraître ce qu'on n'est pas. C'est toujours un autre qui se coupe l'oreille. Dans les miroirs de la page blanche.

C'est toujours un homme blessé. Un poète.